



ET POURTANT, ELLES MARCHENT.

Seules ou en groupe, les femmes sont de plus en plus nombreuses à arpenter les sentiers de randonnées. Sur les traces de sorcières, de pionnières tombées dans l'oubli ou simplement avec l'envie de se ressourcer au plus près de la nature. L'engouement pour ces marches féministes se traduit par la multiplication d'agences spécialisées et un intérêt nouveau pour les récits de femmes. Autant de moyens de célébrer une quête d'émancipation longtemps marginalisée.

Texte Zineb DRYEF — Photos Sabine HESS

Page de gauche, le lac de Derborence, dans les Alpes suisses, point de départ d'une randonnée de femmes organisée par l'agence Échappées.

Ci-dessous, Marlène Jeannerat (en haut à gauche), Virginie Thurre, l'organisatrice, et Élodie Gloor (en bas à droite), et leurs comparses, en juillet, au cours de la randonnée.

LE PAYSAGE EST À COUPER

LE SOUFFLE. Il faut longer l'immense étendue d'eau au milieu de la forêt de conifères puis la rivière, et ensuite marcher jusqu'au pied du massif des Diablerets. Ce 22 juillet, dans la vallée de Derborence, dans les Alpes suisses, un petit groupe de femmes prête l'oreille aux sons du haut des cimes : l'eau, les oiseaux, le vent, leurs propres pas. Elles sont sept, dont l'accompagnatrice en montagne et une chanteuse-guitariste. « *Il s'agit d'avoir le minimum d'impact sur ces espaces, d'en prendre soin* », explique la Suisse Virginie Thurre, 46 ans, organisatrice de l'événement. La fondatrice d'Échappées, une agence spécialisée dans les marches féministes en montagne, consacre son été à ces randonnées. Elle a conduit pendant plusieurs jours un trek dans les Grisons, à la découverte des lacs du val Poschiavo et des exploits d'alpinistes oubliés ; une randonnée dans la vallée de Conches sur les traces des sorcières Trina et Nesa, brûlées en 1466 ; une marche sur les pas de la voyageuse, journaliste et championne de ski Ella Maillart... « *J'ai simplement eu envie de créer quelque chose qui puisse être un "espace ressource" pour les femmes, un lieu bienfaisant où chacune puisse avoir accès à des histoires qui ne sont pas racontées.* » Si certaines randonnées ne sont pas mixtes, la plupart accueillent des hommes – « *pas des mâles alpha, plutôt des hommes qui se questionnent sur leur place et leur masculinité* », précise-t-elle. L'idée de ces randonnées lui est venue en pleine crise sanitaire. Travailleuse sociale, elle est alors en cours de reconversion, dans le val d'Anniviers (dans le Valais) pour devenir accompagnatrice en montagne. Lors de sa formation, il n'est question que des prouesses réalisées par des hommes. Méprisées et railées par leurs pairs, les femmes,



exclues du Club alpin suisse en 1907, ont pratiqué l'alpinisme de leur côté, fondant leur propre organisation en 1918. Les deux clubs ont fini par fusionner en 1980. « *J'aurais aimé qu'on me parle de la première cordée exclusivement féminine*, souligne l'accompagnatrice. *Moi, je veux faire connaître ces inconnues, dire ce qu'elles ont réalisé et amené comme connaissances dans cet univers.* » Elle crée Échappées après le confinement de 2020. L'équipe se tisse au gré des rencontres. Elles sont anthropologue, musicienne, chercheuse, herboriste... toutes femmes, toutes folles de montagne et toutes féministes. La randonnée n'a jamais connu un tel engouement. Est-ce la pandémie

de Covid-19 qui a renforcé l'envie de hauteurs, d'air pur ? Selon une enquête publiée en décembre 2021 par l'Union Sport & Cycle, la fédération professionnelle de la filière, 56 % des personnes interrogées déclaraient avoir pratiqué la randonnée pédestre et la marche loisir au cours des douze derniers mois (contre 37 % en 2014). Et les femmes sont nombreuses sur les sentiers. Qu'elles parcourent la nature ou les rues des grandes villes, calculent leur nombre de pas ou préfèrent flâner, qu'elles aiment être seules ou en groupe, chacune a sa manière de pratiquer la marche, rendant impossible toute mesure de ce nouvel enthousiasme. Tout de

même, quelque chose comme un frémissement agite le milieu de la randonnée : les créations, ici et là, d'agences spécialisées dans la marche féminine ; la parution ou la réédition de livres consacrés à des femmes qui prennent la route ; la multiplication des récits de randonnées solitaires en librairie ou sur les réseaux sociaux...

La guide Virginie Thurre pratique la randonnée « *depuis toujours* » – ses parents possédaient un chalet en montagne –, mais elle estime qu'elle ne « *marche vraiment* » que depuis quatre ans, c'est-à-dire en « *ayant conscience du vivant, en observant la nature, en prêtant attention à ses fragilités* ». Un pas après l'autre, elle a le sentiment de résister de cette façon à l'hyperconnexion, à l'accélération, à l'exigence de performance. En ce moment, la météo l'inquiète. « *C'est affolant de voir toutes ces prairies sèches et le manque d'eau.* » Elle ajoute : « *Ce qui nous relie, c'est le féminisme et l'écologie. Nous luttons contre deux dominations croisées, sur les femmes et la nature.* » Avec ses amies d'Échappées, elles se disent écoféministes.

Longtemps marginal, ce concept né au début des années 1970 est remis au goût du jour par une nouvelle génération de militantes féministes. Renforcé par la prise de conscience de l'urgence climatique, l'essor de la marche en pleine nature semble avoir opportunément convergé avec l'engouement des femmes pour leur propre histoire. Ces dernières années, grandes voyageuses et sorcières ont plus que jamais fait parler d'elles. Autant de femmes qui ont fait de la nature un territoire d'émancipation. Le succès en librairie de l'essai de Mona Chollet *Sorcières. La puissance invaincue des femmes* (La Découverte, 2018) a largement contribué à la popularisation de la sorcière comme icône féministe. Virginie Thurre a ○○○

ooo été frappée par certains échanges à l'occasion des randonnées qu'elle organise sur les traces des sorcières, des confidences de participantes sur des traumatismes vécus, des drames familiaux ou conjugaux. « Des choses cachées et tues, parfois exprimées pour la première fois, s'étonne-t-elle. Il y a quelque chose de l'ordre de la guérison et de la libération au cours de ces marches. »

Caroline Aphessetche, 42 ans, accompagnatrice de randonnée depuis 2004, observe aussi qu'en l'absence des hommes, le « côté naturel des femmes ressort : c'est comme si elles n'avaient plus de pression pour plaire ou prouver quelque chose. Entre elles, il n'y a pas de jugement mais de l'entraide ». Autrefois employée dans une agence de voyages, Caroline Aphessetche a créé, après le confinement, sa propre structure de marche au féminin. Elle l'a appelée Lilika, un jeu de mots formé sur le mot basque *lilipa*, « jonquille », et la terminaison « ka » qui suggère le féminin et le dynamisme dans cette langue. Sa promesse ? La montagne sportive au féminin dans le Pays basque et les Pyrénées. Son public ? Essentiellement des mères de famille âgées de 35 à 50 ans, qui viennent seules ou entre copines afin de « prendre une bulle d'air », de « s'offrir une parenthèse ». Elle pense que, dans un quotidien rude qui ne laisse aucun moment pour soi, ces quelques jours à la montagne permettent aux femmes de respirer et de mettre leur corps à l'épreuve. « Et tout cela dans un milieu sauvage magnifique. »

Marcher entre femmes a été pour Caroline Aphessetche une « grosse découverte » : « Les sorties sont toutes géniales. Je ne m'attendais pas à autant aimer ça. » Elle se décrit comme n'ayant « pas du tout de fibre féministe », et « plutôt très

critique sur certains propos tenus par des féministes ». Elle réfléchit à voix haute : « Je pense que je suis féministe... Forcément... Comme toutes les femmes. Mais je ne suis pas dans le rejet de l'homme. » Des hommes, elle en a fréquenté beaucoup. Bien obligée puisqu'elle était la seule guide femme de sa région. Cette année, elle a appris qu'au moins deux jeunes femmes étaient en fin de formation dans le coin, elle s'en réjouit.

Il y a aussi les femmes qui marchent seules, sans groupe ni organisation. Annabel Abbs est l'une d'entre elles. Écrivaine, anglaise, elle aime autant marcher que lire des récits

de randonnée, ce genre à part entière dont elle entassait les livres sur sa table de chevet. Un soir, cela lui a sauté aux yeux au moment d'éteindre la lumière : tous ses livres étaient signés par des hommes, de Jean-Jacques Rousseau à Henry David Thoreau. Elle part alors en quête des marcheuses, des mois durant. En parcourant les bibliothèques et les tréfonds d'Internet, elle comprend que le modèle littéraire du voyage à pied en pleine nature est résolument masculin. « L'histoire regorge de femmes invisibles pour qui une marche en pleine campagne était une nécessité quotidienne. Mais dans les guides de

voyage inédits et épuisés, les lettres et peintures ayant survécu, j'ai également découvert des femmes parties marcher en quête d'inspiration, de consolation et de libération. » C'est cela qu'elle entreprend de raconter dans son livre, *Méfiez-vous des femmes qui marchent* (Arthaud, 2021), récit de ses promenades et formidable galerie de portraits de femmes célèbres pour lesquelles les longues randonnées dans la nature ont entraîné un changement de vie radical. De la peintre Georgia O'Keeffe aux écrivaines Nan Shepherd, Frieda Lawrence ou Simone de Beauvoir, elles décrivent la marche comme un exercice spirituel, une façon d'accéder à soi ou de conquérir une indépendance « maltraitée ».

Simone de Beauvoir s'est mise à la randonnée vers 20 ans. « Je n'avais jamais pratiqué le moindre sport et je pris donc d'autant plus de plaisir à pousser mon corps jusqu'aux limites de l'endurance », écrivait-elle dans *La Force de l'âge*, œuvre citée par Annabel Abbs. Depuis les bords de la Méditerranée où elle s'est initiée à la marche, elle poursuit : « J'étais assez satisfaite de moi-même... Je ne me méprisais plus. » Pour Annabel Abbs, ce goût est celui de l'affirmation de soi. « À chaque fois que Simone de Beauvoir s'en allait parcourir les espaces sauvages, une petite parcelle de son être se libérait de Sartre. »

Françoise – qui a préféré témoigner sous pseudo, par peur que quelqu'un ne repère sur les réseaux sociaux le chemin qu'elle emprunte tous les jours – parle du « besoin » de marcher sans son mari et ses enfants. À 68 ans, elle n'a aucune envie de bavarder pendant ses promenades, elle ne cherche que le silence. Elle s'y est « vraiment mise » après la naissance de son premier enfant. C'était il y a trente-sept ans et, depuis, pas un jour ne s'est écoulé sans sa « petite heure »



**“L’HISTOIRE REGORGE DE FEMMES
POUR QUI MARCHER EN PLEINE CAMPAGNE
ÉTAIT UNE NÉCESSITÉ. MAIS D’AUTRES
AUSSI SONT PARTIES MARCHER EN QUÊTE
D’INSPIRATION, DE CONSOLATION,
DE LIBÉRATION.”**

ANNABEL ABBS, ÉCRIVAINNE